

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1^{er} juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambition politique](#), [Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du barreau intérieur](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document est une réponse à :

[12. Stafford House, Vendredi 21 juillet 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)

[23. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[24. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-07-26

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitEt moi aussi je respire. Quel horrible cauchemar ! Et si long !

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,
n°35/52-55

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 65-66, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/225-233

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°12 Mercredi 26, 2 heures

Et moi aussi je respire. Quel horrible cauchemar ! et si long ! Depuis deux jours je n'y tenais plus. Dearest, every day dearer Princess, vous avez cependant trouvé le secret de mêler à une peine déchirante une joie ineffable. Ah ne regrettiez pas l'abandon de vos sentiments, de vos paroles : j'en ai reçu un bonheur incompréhensible pour moi même au milieu de mon angoisse, et pourtant si réel, si puissant ! Ma raison, ma justice me le reprochaient, mais sans le détruire. Encore une fois, il faut me le pardonner. Vous le savez ; à un seul sentiment l'égoïsme est permis ; mais il lui est bien permis, car c'est le seul où le cœur, la personne, l'être tout entier se donnent vraiment et sans réserve, et avec plein droit par conséquent de tout accepter, de tout attendre. Oui, j'ai plein droit d'être égoïste avec vous. Je ne crains pas de trop recevoir. Je ne compte pas, je ne mesure pas. Donnez, donnez-moi; je m'acquitterai. Mais ce que je vous demande aujourd'hui, ce que je vous conjure de m'envoyer par tous les courriers, c'est la certitude que votre santé n'est pas trop atteinte, que le repos du corps vous revient avec celui du cœur. Là est la préoccupation, la cruelle préoccupation qui me reste.

Déjà, quand j'étais près de vous, j'ai si souvent tremblé en vous voyant, si aisément et si profondément ébranlée en voyant à la moindre émotion un peu vive, même douce, vos nobles traits, toute votre personne près de tomber dans ce frémissement qui fait mal, même quand la joie le cause et dont on ne sait même bientôt plus, quand il vous envahit, s'il vient de la joie ou de la douleur ! Vous ne savez pas quelles inquiétudes vous m'avez déjà causées, quels regards de minutieuse et infatigable inquisition j'ai cent fois porté sur votre physionomie, sur votre maintien, sur votre démarche, pour y découvrir la moindre trace de la moindre altération de la moindre souffrance. Et que faire de telles craintes dans l'absence, quand on ne peut s'assurer à chaque instant, de leur erreur, de leurs limites du moins ?

Vous me connaîtrez un jour, Madame ; vous savez un jour quelles agitations, quelles faiblesses infinies se cachent dans mon cœur, quand une affection vraie le possède, et emploient, à leur triste service dès que l'occasion s'en présente, tout ce que je puis avoir d'imagination, d'esprit d'énergie. Épargnez moi des troubles

intérieurs qui atteint le bonheur le plus grand et lassant le plus ferme courage. Veillez sur vous, soignez-vous ; rapportez moi ce teint reposé, ces bras que vous m'avez promis ? Vous aurez des lettres, vous en aurez souvent, exactement. Il est impossible que la cruelle épreuve, par laquelle nous avons passé l'un et l'autre se renouvelle. Je suis enclin à croire qu'elle n'a eu que des causes matérielles, des méprises d'adresse, des ignorances de notre part quant aux arrangements de la poste ; peut-être des combinaisons trop variées et trop savantes. Certainement nous y pourvoirons. Vérifiez, je vous prie, ce que je vous ai dit ce matin sur les numéros de mes lettres. Vous avez eu le N°4. Le N°5 était le petit billet non numéroté, écrit le Dimanche 9. Et quant au retard du N°6, j'en entrevois la raison dans la route particulière qu'il a suivie, si je ne me trompe. Vote prochaine lettre me dira j'espère, qu'il vous est arrivé. Votre N°11 n'était que le n°10. Il commence le mardi 18 à midi, et votre N°9 finissait le mardi au moment de l'arrivée du postman. Votre N°12 que j'ai reçu ce matin, n'est donc que le N°11. J'entre dans ce détail pour qu'il n'y ait point d'erreur entre nous.

Jeudi 10 heure

Je n'ai pas de lettre ce matin. Je n'en espérais pas n'importe ; je suis désappointé. Quelle insatiable avidité que celle de notre âme ! Dès qu'elle entrevoit le bonheur elle s'y précipite, elle s'y attache ; elle le vous tout entier à tout moment. A demain mon âme. Je suis charmé de votre conversation avec le comte Orloff. Vous ferez ce que vous voulez. J'attends à présent vos projets en raison des mouvements de M. de Lieven. Toujours attendre ! Je voudrais connaître au moins tous les gens à qui vous parlez, de qui vous me parlez. Les noms qui m'arrivent par vous qui sont importants pour vous, et qui ne me représentent ni une figure, ni une voix, ni un caractère cela me déplaît. C'est du vague, de l'obscur, de l'étranger. Je n'en puis souffrir en ce qui vous touche. Ah, notre misère ! Que de choses dont nous disons. Je ne puis les souffrir et qu'il faut souffrir pourtant, et que nous souffrons en effet.

2 heures

La proclamation du rois de Hanovre, fera du mal partout. Les conservateurs sont intéressés partout à la bonne conduite du pouvoir. Ceci est vraiment un acte de folie. Je serais bien fâché que les élections anglaises s'en ressentissent profondément. Quant à nous malgré les apparences je doute toujours que nous ayons des élections. Le mieux informé de mes amis m'écrit que jusqu'ici le Roi, qui en décidera seul, y a à peine songé, qu'on se traînera probablement jusqu'au mois de Novembre avec des velléités sans résultat, et qu'alors, quand le vent des Chambres commencera à souffler, s'il secoue un peu fort le roseau ministériel, le Roi préférera un remaniement du Cabinet à une dissolution.

Je ne pense guère à tout cela; d'abord, parce que je pense à autre chose, ensuite, parce que rien ne me déplaît tant que de penser à vide, et quand il n'y a rien à faire. La bavardage vain est la maladie de notre temps et de notre forme de gouvernement. L'esprit s'y hébète et la volonté s'y énerve. Vienne le moment d'agir ; je penserai alors. Jusque là, je veux jouir de ma liberté et n'appartenir qu'à moi-même, pour me donner à mon choix. Mais quand ce choix est fait on ne s'en dedit plus. C'est ce que dit Pompée à Sertorin dans les beaux vers, de Corneille. Je suis de l'avis de Pompée. Adieu dearest Princess. Pour la première fois depuis bien des jours, je vous ai écrit la cœur un peu à l'aise. Mais cette aise a encore besoin de confirmation. G.

Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans les bruits de journaux sur l'état grave de M de Talleyrand. Je vais écrire à la duchesse de Dino. Vous pensez bien que je n'ai pas remis votre lettre à Mad. de Meulan.)

Vendredi, 10 h. Je n'ai pas de lettre ce matin. J'en attendais pourtant. Jusqu'à ce

que je sois pleinement rassuré sur votre santé, je n'aurai aucun repos.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 12. Val-Richer, Mercredi 26 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-07-26

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/896>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur65-66

Date précise de la lettreMercredi 26 juillet 1837

Heure2 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationLondres (Angleterre)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
